

# Dossier de presse Chrystèle Lerisse

## Chrystèle Lerisse, *Dialogues*



### **E**xpérience de la fragilité

L' image qu'offrent les photographies de Chrystèle Lerisse demeure une énigme. Elle se collette à un questionnement fondamental : que faire de notre relation à l'image ? A travers le jeu des variables sensorielles que les signes instaurent, l'artiste déplace le piège des références. Il faut se laisser aller à une contemplation qui tient de la perte du contrôle. De chaque œuvre émerge un écart, un écartement loin des syllabus admis. Déploiements, repliements, des paysages étranges surprennent par l'émotion qu'ils sus-citent.

Un espace s'y développe. Un espace s'y clôt aussi. Ou plutôt s'y densifie et flotte. Chargé et rempli mais pourtant aérien. Paraissant impalpable, il fait masse. Ce que retient Chrystèle Lerisse est de l'ordre d'un insaisissable. Mais permet de souligner combien les apparences du réel sont trompeuses. Le transfert entre noir et blanc sert à les « suspendre ». Tout cela vient de loin. D'une longue expérience. L'art redevient une descente vers l'inaudible.

**N**i ciel, ni terre. Juste des réseaux de vibrations à travers diverses strates de mémoire là où l'image devient épure dans le croisement du temps avec la volatilité de formes encore en mouvement. Se forment des apparitions : crêtes ou gouffres, lunes étranges en des graphiques épurés. L'approche oblige à un lâcher-prise essentiel par la découverte perceptive d'un élan.

Un tel dialogue engendre nécessairement chez le regardeur en un état de trouble : l'espace est transformé en profondeur.

**jean-paul gavard-perret 26 novembre 2017**

in [www.lelitteraire.com](http://www.lelitteraire.com)

**Chrystèle Lerisse, *Dialogues*, Textes d'Emilie Flory et de Catherine Texier, Artboretum Editeur et Artzo, 2017.**

# Chrystèle Lerisse : hantise de l'air

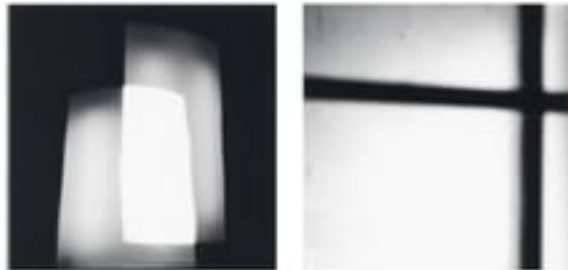
Ecrivains et auteurs Chrystèle Lerisse

Thèmes Photographie

[jean-paul gavard-perret](#) 23/11/2017

Chrystèle Lerisse

DIALOGUES



photographies 2007-2011

La photographie prend ici un sens primordial au sein d'une image qui est "sans chose" puisqu'elle n'est que surface. Mais une surface agissante et en disparition. Au lieu d'aboutir à un sens, Chrystèle Lerisse donne un autre flux. Elle crée un lieu qui agrège l'être au plus immédiat du monde

ambiant au sein pourtant de ce qui échappe à toute mimesis, ressemblance et sens.

Il y a la présence et l'énigme.

Les lignes les plus simples sont converties en une fluidité d'embrun. Qui se marie à la lumière dans une forme d'effacement. Les ombres sont portées sur un crépuscule sans fond ni repère. Pas de certitude. Pas de symbole.

Le regard retourne à son origine. L'art se mesure à ce qu'il est : l'ébranlement de la pensée par l'image, son élan et ses incertitudes de cendres en des apparences d'ébauches – inflexible.

L'ombre ravit, emporte, enchante. Elle crée une nouvelle attente. L'image garde un masque de nuit mais il appartient à la vie.

Créer n'est plus un acte de violence.

L'artiste trouve les formes complices pour domestiquer l'absence et lui faire dire au sein même de son creux une sorte d'extase. Soudain le dehors comme le dedans ne peut plus se cacher. Dans la diaphanéité une lumière jaillit afin que les ombres rebondissent. Elles ne prétendent à rien. Elles murmurent : "Venez par là."

Que faire alors sinon les suivre ?

Jean-Paul Gavard-Perret in [www.lelitteraire.com](http://www.lelitteraire.com)

Chrystèle Lerisse, *Dialogues*, textes d'Emilie Flory et de Catherine Texier, Artboretum Editeur et Artzo, 2017.

## **D'Abondance à Vosgienne**

Voici un livre très lourd, couverture blanche marquée de quatre petits carrés, deux au recto, deux au verso, sur lesquels dans la brume grise d'une campagne une vache, un veau sont au loin les gardiens d'un paysage fantomatique. Pages de papier couché blanc fort grammage pour chacune des plus de cinq cents photographies. Un écrin de poids pour animaux de poids, puisque Chrystèle Lerisse, née en 1960 au Mans et établie en Haute-Vienne, consigne la collection exhaustive, on veut le croire, des cinquante races de vaches en France.

Mais l'aventure n'est pas seulement celle d'un projet de nature ethnographique mené pendant trois ans par la photographe. Le fait de cette *mission* entreprise de sa propre initiative pendant trois années est de faire tenir en de petits formats de 6cm sur 6 cm, soit la duplication aux dimensions exactes de la pellicule utilisée, ces présences massives. Les contenir non seulement dans le cadre mais tout autant, d'abord, dans la matière même des grains argentiques qui se jouent des noirs et des blancs (le support numérique n'est ici pas de mise).

Ces photographies donnent une existence floue à ces bêtes, comme aux premiers jours de l'histoire de la photographie. Au bord de l'image veille la nostalgie de l'empreinte, ce miracle de présences mystérieuses sur la surface sensible.

De très loin, découpées sur des ciels laiteux, plus proches, même à en boucher l'image, ou en gros plans de détails, les vaches rencontrées sont étrangement, de tout leur poids, en suspension dans ces petits écrins. Elles paraissent en voie d'apparition et de disparition sous l'emprise du noir et de ses déclinaisons multiples, jusqu'à ce que des traits de lumière dégagent parfois des silhouettes, un galbe, un pelage, des cornes. Et il fallait le soin d'une impression en bichromie pour que la photographe travaille aux frontières de l'obscurité.

Que les noirs soient profonds, jusqu'à superposer de façon à peu près indistincte la nuit et le corps animal qui l'habite, c'est tout l'intérêt de ces images 6x6. Elles invitent à prendre le temps de regarder, comme la photographe l'a pris, afin de discerner dans le noir des formes massives, sereines, des fantômes en train d'advenir dans l'image. Alors c'est l'ambition de ce travail qui se révèle, à savoir faire rendre au noir et blanc ontologique de la photographie des fragments de ces apparitions animales aux accents archaïques qui peuplent le monde des hommes.

Jean Perret

Hiver 2016/2017 in La couleur des jours, n°21, Genève

## **Chrystèle Lерisse (extrait du texte de Geneviève Breerette in « mission Lерisse »-le tour de France des vaches- )**

A une époque qui privilégie le documentarisme et la photographie socio-humaniste et peut encore s'intéresser au « devenir peinture » de tirages monumentaux, Chrystèle Lерisse photographie des vaches, méthodiquement, comme s'il s'agissait d'une mission, alors qu'elle a opéré en auto commande. Il y a là preuve d'insolence, d'indépendance, et plus que jamais de distance en regard des images censées faire l'actualité.

Un des ressorts de l'oeuvre de Lерisse est de nous faire voir des choses simples et ordinaires que nous ne voyons pas vraiment, paradoxalement dans les pires conditions : des petits formats en noir et blanc où le gris, le flou, la confusion des formes, l'emprise du noir et les cadrages mettent à mal les apparences de la réalité. Autrement dit, on n'y voit pas grand-chose en un premier temps. Il faut accommoder.

Lorsque Chrystèle Lерisse mentionne, parmi les rares données de sa biographie, qu'elle est «entrée en photographie» (10) en 1975, cela ne veut pas seulement dire qu'elle résume une démarche créatrice qui se veut entière, vie et oeuvre sans frontière. La formule recouvre littéralement son analyse de l'acte photographique, un phénomène d'osmose entre l'opérateur et son sujet que la photographe inscrit dans une discipline d'art martial : le tir à l'arc qu'elle a pratiqué ainsi que le judo. Même moment de concentration avant l'action, même geste. Même processus décrit en termes de projection de soi et de transfert : la photographe devient la cible. La justesse du tir (et du tirage) dépendra du travail de préparation, de la prévisualisation (11). L'image est faite avant d'appuyer sur le déclencheur, le résultat connu avant sa captation. Il sera sans grande surprise, d'autant que le tirage aura le format du viseur.

Cette posture singulière, Lерisse l'a étudiée et enrichie de savoirs acquis auprès de maîtres dont elle a étudié les théories et la pratique et qu'elle reconnaît volontiers. Parmi eux les photographes américains Ansel Adams, pour la technique (12), Minor White pour la poétique (13) et un vieux moine peintre chinois, Citrouille amère, alias Shitao (14), pour sa philosophie de l'art. Leurs leçons l'auront aidée à forger ses propres armes et à penser la photographie loin de son enseignement en France au milieu des années 70 où, selon Lерisse, il n'était question que du courant humaniste et du reportage.

(10) La formule vient, dit-elle, de Roger Caillois.

(11) « Je prévisualise, et fonce dessus. Le but : se vider, ne plus penser à rien et devenir la cible. On décoche et la flèche va au but ». Chrystèle Lерisse dit travailler comme cela depuis toujours. Elle s'en est aperçue dans les années 90 quand elle a cessé d'utiliser le pied. Elle fonctionnait comme cela sur le tatami, au judo, et parle de transfert : « Je devenais le sujet. » Lерisse décrit la « prévisualisation » comme un processus mental difficilement explicable, un afflux de bouts d'images activées une fois sur le terrain, jusqu'à l'osmose. (in *Entretien inédit avec Geneviève Breerette*).

(12) Ansel Adams (1904-1984) inventeur, avec Fred Archer, du Zone system permettant de contrôler l'intensité des gradations de la lumière, de déterminer l'exposition et de visualiser.

(13) Minor White (1908-1976), fondateur de la revue *Aperture* au début des années 50. Par ses écrits et son enseignement (au Massachusetts Institute of Technologies, MIT), il bagarrait pour une reconnaissance de la photographie en tant que création nécessitant la connaissance de soi. « Je photographie les choses non comme elles sont, mais tel que je suis ».

(14) Shitao (1642-1718), moine peintre chinois de la dynastie des Qing, auteur d'un manuel de peinture retrouvé en 1961, *Propos sur la peinture du moine Citrouille Amère*, traduit en Français par Pierre Ryckmans.

« Par le moyen de l'unique trait de pinceau l'homme peut restituer en miniature une entité plus grande sans rien perdre. Du moment que l'esprit s'en forme une vision claire, le pinceau ira jusqu'à la racine des choses ». Ainsi parlait Shitao, alias Citrouille amère dont les *Propos sur la peinture...* ont été, et restent « la Bible » de Lерisse. La photographe pourrait avoir intégré le concept de « l'unique trait de pinceau » sur lequel repose le système philosophique du moine, la forme la plus élémentaire dont dispose le langage plastique (en liaison avec la calligraphie) menant à la création de l'univers, et pour boucler la boucle, à la main du peintre. La lumière source de l'image serait l'équivalent de ce par quoi commence toute peinture et la photographie une forme de création du monde. Evoquer la piste du moine Citrouille amère, revient à souligner l'ambition d'une œuvre qui ne s'affiche pas, la rigoureuse discipline qu'elle nécessite, le poids des valeurs spirituelles qui la portent, sans la moindre religiosité.

Chrystèle Lерisse a étudié « l'objet photographie » et l'a dissocié de sa fonction représentative, un mensonge, en mettant à nu le processus, une attitude propre aux artistes de son temps : elle est devenue photographe à part entière sur fond d'art conceptuel et d'art minimal. Portée par son rejet de la valeur documentaire de la photographie, à l'événement elle a préféré l'avènement, et contre « l'instant décisif », elle a opté pour « le temps d'avant », celui de la prévisualisation. Forte de lectures poétiques et philosophiques, elle a entrepris de remonter aux sources pour y traquer la vérité matérielle des choses et des êtres, et dire la vérité du médium.

© Geneviève Breerette, Octobre 2014 extrait du texte in « mission Lерisse »-le tour de France des vaches- Artboretum Editeur 2015

En pénétrant dans la salle réservée aux photographies de Chrystèle Lерisse, le visiteur découvre une multitude de cadres, au format toujours identique (27 x 29 cm), rigoureusement regroupés en séries d'images noir et blanc. A plus de 50 centimètres, rien n'est encore lisible, et il faut s'approcher, jusqu'à atteindre l'intimité de l'œuvre, pour distinguer ce que révèle la photographie, précieusement incrustée au centre de l'écrin blanc que constitue le cadre. Chrystèle Lерisse se plaît à jouer du décalage entre le format de la photo, réduit à l'échelle du film, et l'immensité de ce qu'elle donne à voir. Ainsi, une forêt, enfermée dans un rectangle exigü de 6 cm sur 2, se mue, dans la pénombre, en une traînée noire et grise, laissant imaginer l'effleurement d'un pinceau ou la caresse d'un fusain. Plusieurs séries, tantôt très obscures, tantôt très lumineuses, jouent sur la dichotomie entre un espace homogène, le ciel, et, sous le trait que dessine une ligne d'horizon ténue, le sol, criblé de taches, scories naturelles créant des ombres fantômes. L'identification visuelle de l'objet photographié (un champ, un toit, des arbres, etc.) est possible, mais elle ne va pas de soi. L'utilisation récurrente du flou pose la question de la représentation du visible, voué à se réincarner, transcendé par le regard en une matière sensible, ou à disparaître. C'est dans l'apparente disparition de l'objet au profit de la forme qu'il se révèle alors, pleinement.

Anne Lou Vicente -Art Paris- octobre 2005

## Chrystèle Lerisse la cow-girl

Chrystèle Lerisse Photographie  
jean-paul gavard-perret 05/11/2013

Chrystèle Lerisse, « Vacha », Galerie HorsChamp place de l'église 77115 Sivry-Courtry, du 1er novembre au 22 décembre 2013

Fidèle au petit format noir et blanc Chrystèle Lerisse poursuit sa recherche d'une intensité noire » à travers sa capacité à synthétiser les recherches des maîtres de son art (Moholy-Nagy, Strand, Leiter) à celles de la peinture moderne et du cinéma. A travers la capture d'un « objet » aussi simple que la vache elle propose bien plus qu'une enquête patrimoniale. D'un animal aussi banal elle tire une forme d'essence de l'image et du paysage. Quittant l'urbain de ses dernières prises elle ouvre à une vision originelle du monde. Fondu dans le brouillard ou sobrement découpe l'animal à la fois épouse le paysage et devient fable du lieu.

Règnes animal, végétal et minéral se confondent. Chrystèle Lerisse ouvre une grande syncope de leur communauté inavouable. Une fois de plus le noir crée la lumière. Ne cherchons pas pour autant ici un symbolisme ou une mythologie mais une poésie « pure ». Il faut parler du courage de l'ombre qui cherche son semblable. La présence larvée de la lumière expose à l'incommensurable de sa perte. Si bien que là où toute figuration humaine disparaît la vache devient son écorce muette. Témoin de rien. Témoin de tout. Le noir est dedans : son impensable redevient présent. Chaque bovidé est un îlot. Chaque photographie témoigne de son réel. Qu'une brume grise l'écrase cela ne suffit pour l'animal à que sombrer dans son impalpable ténèbre.



CHRYSTÈLE LERISSE

## Photographe du chuchotement



«**T**out ce qui porte la signature de ce maître acquiert dès maintenant une valeur unique en Europe ; mais quand une œuvre sortie de son atelier ne serait pas signée, je déferais encore le regard le moins habitué, de se tromper sur sa provenance reconnaissable et rare.» Ce qu'écrivait Mallarmé à propos des céramiques de Deck, peut s'appliquer aux photographies de Chrystèle Lerisse.

Cette identification immédiate de l'artiste ne repose pas uniquement sur l'originalité du format, le plus souvent un 6 x 6 cm, la qualité du tirage noir et blanc mais sur la manière de transporter sur la pellicule le fragment choisi et découpé dans le viseur du Hasselblad.

La plupart des photographes sont, et parfois avec grande pertinence, sociologues, botanistes, géographes, historiens, journalistes, ce qui facilite l'enthousiasme

et le commentaire ; Chrystèle Lerisse est d'une manière trompeusement modeste, uniquement *photo-graphe* et nous propose ce que la lumière a écrit. Aucune fuite dans l'illusionnisme narratif.

On se plaît à rêver à une grande exposition où un commissaire audacieux aurait réuni Chrystèle Lerisse et le peintre bolognais Giorgio Morandi (1890-1964).

Comme Giorgio Morandi, Chrystèle Lerisse est parfaitement au fait de l'art de son temps, comme lui, elle est solitaire dans sa démarche exigeante.

«Pour moi il n'y a rien d'abstrait ; par ailleurs, je pense qu'il n'y a rien de plus surréel, et rien de plus abstrait que le réel.» Cette déclaration paradoxale de Morandi aurait pu être celle de Chrystèle Lerisse. Une maison, un arbre, un pan de mur, un toit, le motif est le même, les moyens diffèrent radicalement pourtant l'on obtient dans les deux cas la même sensible vibration fruit d'une puissante réflexion sur la forme.

Plus troublant encore, en 2005 la mairie de Choisy-le-Roi «dans le neuf quatre» a eu l'heureuse idée de passer commande à Chrystèle Lerisse d'une série de photographies, les immeubles saisis ressemblent à s'y méprendre à l'étagère que Morandi peignait indéfiniment.

Dans un monde écrasé par la mégalo-manie, le tumulte et l'orgueil, on a tous besoin de ces peintres du chuchotement, du silence.

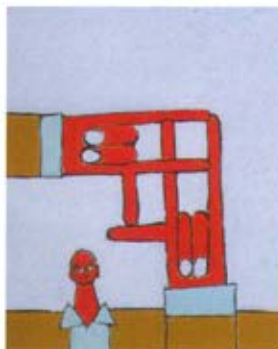
Jacques Polvorinos

La série *Domus* a été exposée à l'Espace Art Contemporain de La Rochelle (Janvier, février 2009) puis à la chapelle Saint-Louis de Poitiers (été 2009).

Chrystèle Lerisse est née en 1960, vit et travaille en Haute-Vienne. Elle entre en photographie en 1975 et, depuis, poursuit un travail noir et blanc que l'on peut qualifier de radical. Deux ouvrages : *Domus* (texte de Jacques Victor Giraud), *De grâce, ce pas dans l'absence en quoi tout demeure*, Baudouin Lebon éditeur.

### THIERRY GROENSTEEN

La médiathèque François-Mitterrand de Poitiers offre une carte blanche à Thierry Groensteen du 8 décembre au 27 février. C'est l'un des acteurs majeurs du travail de reconnaissance de la bande dessinée mené depuis trente ans, à la fois commissaire d'expositions, animateur de revue, théoricien de la BD, éditeur. Expositions, rencontres, ateliers, conférences, concert BD, films, spectacle sont au programme dans l'ensemble du réseau des médiathèques de Poitiers.



Dessin d'Emmanuel Guibert pour la carte blanche à Thierry Groensteen.

### ERNEST PÉROCHON

Pour saluer la publication du 3<sup>e</sup> volume des œuvres complètes d'Ernest Pérochon par Geste éditions, l'association des Amis d'Ernest Pérochon, présidée par l'historien Eric Kocher-Marboeuf, maître de conférences à l'Université de Poitiers, organise une lecture de la conteuse Blandine Clénot. Le vendredi 13 novembre à 20h30 au musée d'Agesci à Niort, elle lira deux nouvelles des *Huit gouttes d'opium*.



## **Chrystèle Lerisse : artiste photographe**

Il est avéré que Chrystèle Lerisse utilise la lumière comme grammaire et le noir et blanc comme syntaxe, tous deux formant l'ensemble révélateur de la force poétique de son regard. Ce regard, nourri, combine histoire de l'art et histoire d'une vie, nous offrant à nous contemporain une œuvre en construction qui nous permet d'explorer une époque et ses émotions. Cette série de 6 en est un exemple, comme une épreuve pour nos sens.

Le format carré est petit : 9 cm x 9 cm. Nous ne sommes donc pas engloutis par l'image. C'est à nous de l'appivoiser, d'aller la chercher en s'approchant du cadre et devenir contre toute attente acteur du mouvement de notre corps et de notre regard. A chaque pas, nous nous mobilisons un peu plus pour atteindre une expérience du sensible.

Les petites fenêtres s'ouvrent sur un camaïeu gris-argent taché de noir. La tâche n'est jamais au même endroit : en haut à gauche, puis vers le milieu droit pour revenir vers la gauche et redescendre en se déformant, et finalement fuir à l'extrémité du cadre en bas à droite. Alors, comme cet appendice noir, c'est à notre tour qu'intriguer on risque de se déplacer d'une photographie à l'autre comme pour effectuer un travelling et saisir réellement le mouvement entr'aperçu. Peu à peu on entre dans ce flou que l'on cherche forcément à raccrocher au réel, à des impressions, des souvenirs. On ajuste donc avec curiosité notre distance à la photographie : s'avançant, se reculant comme la lentille d'un microscope. On est prêt à se laisser happer par la matière surprenante que saisie Lerisse et à explorer sa proposition. La finesse des nuances de gris, d'abord abstraites, révèle une densité et un relief proches du mouvement brossé par un peintre. Les traits s'engouffrent et s'échappent de la masse noire. Les contours de celle-ci ne sont ni figés ni anguleux. Elle semble parfois se désunir et disparaître sous l'épais manteau feutré grège gageant d'une lutte des éléments qui dansent en refusant de faire corps.

La maîtrise technique de l'artiste laisse libre cours à l'interprétation. Et c'est un véritable jeu de piste qui mène à l'interrogation du sujet photographié : proche de l'échographie, on peut se demander si ce que l'on scrute est une flamme, un ciel, du poil, un torrent ; et c'est là la force énigmatique de ce travail plastique qui fait appel à la contemplation que chacun peut s'accorder pour accéder à l'émotion profonde et intime.

*Marie Dany, responsable de galerie 2012*

### **"Urbanus photographies de Chrystèle Lerisse"**

De loin, ce sont des tracés, des contours, des ombres se détachant sur des surfaces éclatantes de lumière, du noir, du blanc, du gris, du noir sur du blanc, sur du gris... Du silence, aussi, qui se transforme, en s'approchant de chaque petite fenêtre ouverte sur une réalité urbaine, en murmure intimiste d'un dialogue sans doute pas si fantasmé que cela, établi avec le regard observateur, nécessairement indiscret et approfondi de celui que la lumière aura appelé à s'approcher et à s'interroger et qui, subitement, basculera dans l'univers urbain propre à Chrystèle Lerisse.

Par sa démarche, la photographe crée en effet une relation des plus intimistes entre chaque cliché et chaque regard, en obligeant le spectateur à s'approcher très près de chaque image. Chaque regard, comme une nouvelle rencontre, une discussion intérieure. Un véritable voyage dans la ville que nous propose Chrystèle Lerisse avec son exposition «Urbanus», un parcours initiatique à travers de minuscules et infinies ouvertures sur la vastitude d'un monde que la sensibilité de chacun saura retranscrire...

*Céline Letournel galerie HorsChamp février 2010*

Tout ce qu'on peut affirmer : la recherche plastique, la vraie, renverse nos espaces, invente de nouveaux rapports, de nouveaux contacts, incarne ces questions - ce qui est, tout compte fait mieux que croire, y répondre. L'œuvre de Chrystèle Lerisse repose sans cesse ces interrogations en demeurant à la fois un lieu de fouille et d'incarnation du signe jusque dans ces "effacements".

*Jean Paul Gavard-Perret in arts-up 2009*

L'œuvre de Chrystèle Lerisse, fondée sur le petit format noir et blanc, possède une intensité rarement atteinte grâce à la photographie argentique, sauf à se référer à de grands noms de l'histoire de l'art, Moholy-Nagy, Strand ou Leiter pour ne citer qu'eux. Elle se nourrit aussi de l'histoire de la peinture moderne et du cinéma. Mais surtout elle accomplit une synthèse inégalée des révolutions plastiques que ces références supposent. En travaillant sur des objets et des lieux a priori universels, elle produit des œuvres absolument inédites, d'une très grande cohérence entre elles, impossibles à classer ou à réduire à quelques notions de genre que ce soit. (...). L'œuvre de Chrystèle Lerisse s'avérera décisive dans l'histoire de la photographie contemporaine, au regard de l'histoire de l'art.

*Jérôme Felin historien de l'art, conseiller arts plastiques en Normandie 2008*

Grâce à l'acharnement, la profondeur, l'obstination qui distinguent Chrystèle Lerisse et qu'elle nous renvoie dans ses images, nous assistons à l'ineffable gestation de la forme. L'imposante frontalité, opposée au format, se resserre, se concentre dans une cristallisation en quête d'un point ultime. Alors demeure l'essentiel. Dans la différence, contre le discours et l'éloquence, la division s'instaure. Au-delà du mot, dans la solitude prenante, dense et envoûtante, nous nous retrouvons dans ce corps inspirant et expirant sans cesse.

*Jacques Victor Giraud, artiste et directeur du Lieu d'art Artboretum et d'Artboretum Editeur, in Domus 2007*

Chrystèle LERISSE fait partie de ces artistes qui cherchent à approfondir la capacité de mieux cerner les intérêts qu'apporte la photographie dans l'art. Bien évidemment, Chrystèle LERISSE n'a pas travaillé sur tous les aspects photographiques mais a focalisé son étude sur l'importance de la lumière dans la formation de l'image et la réflexion qu'elle provoque.

*Armateur, Lille 2003*

(...) Quelque chose dans l'œuvre de Chrystèle LERISSE déroute et fascine à la fois. Un peu comme lorsqu'on se retrouve pour la première fois devant un tableau de Mondrian et que l'on ne sait plus si telle attitude artistique vise à faire table rase du médium mis en jeu, ou en atteint au contraire la quintessence.

*Philippe Piguet, historien de l'art et critique d'art, in L'œil mars 2001*

(...) les photographies de Chrystèle LERISSE, précisément parce qu'elles récusent la conception qui voudrait que la manifestation du visible ne s'établisse dans la clarté qu'en se conformant au modèle abstrait d'un espace caractérisé géométriquement par ses trois dimensions, procèdent de façon délibérée à la déréalisation du perçu. L'impression d'opacité qui en résulte n'est pas à verser au compte d'une tendance à l'abstraction mais atteste au contraire que se livrer à la traque obstinée et méthodique du réel, scruter la matière du minéral, du végétal et du liquide, capter les événements de la lumière ou s'adonner à la saisie de la texture des tissus organiques n'est possible qu'à la condition de ne pas céder à un regard convenu sur les apparences.

Les photographies de Chrystèle LERISSE ont ceci de particulier qu'elles sont singulièrement silencieuses : elles cherchent, en effet, à faire venir au devant du regard, et du plus profond de leur silence, les choses mêmes.

*Pierre Auriol, écrivain, in journal de l'ENAD Limoges 2001*

(...) Toujours situé dans une proximité immédiate de la substance visible des choses photographiables, le travail de Chrystèle LERISSE explore leur surface pour en révéler l'essence. La lumière est la grammaire de sa pratique réfléchie de photographe. Il résulte de son expérience et de sa fusion avec les sujets qu'elle aborde une restitution du réel ou de ce que nous considérons comme tel. Mais celle-ci échappe parfois à notre regard « profane ». C'est une photographie, une gravure avec la lumière, dont l'épure évoque aux yeux du contemplateur attentif une aporie de l'image.(...)

*Marc Vaudey, directeur du département de la création artistique au CNAP, in Quelques notes sur le travail de Chrystèle LERISSE, 1996*

## **Visions troublées et troublantes**

(...) On peut aussi passer devant le travail de Chrystèle Lerrisse et Alain Janssens sans le voir. Tous deux sont actuellement rassemblés à la galerie Contretype. Tous deux travaillent sur la lumière, la réalité, les troubles de la perception ...Le second, travaille sur le concept de réalité. "La réalité" tout court et celle du photographe. Au travers de ces "humeurs bleu", il nous piège ainsi constamment, par le biais d'une photographie mystérieuse et insaisissable. Rien d'évident ici. De la réalité première à celle perçue par le visiteur, le regard du photographe a fait son oeuvre, chargé des humeurs de celui-ci, de sa disponibilité du moment, de ses envies, de sa perception. Le regard peut une fois encore se heurter de front à ce travail et □s'en détourner aussitôt. Il peut aussi prendre le temps de s'y frotter, tenter d'en décoder les sens, d'en percevoir les secrets. Chez Soupart, comme chez Lerrisse et Janssens, la photographie n'a rien d'immédiat ni d'évident. Elle demande une attention et une disponibilité proche de la contemplation. Alors seulement elle se révèle à nous petit à petit, comme un poème mystérieux, une apparition troublante et fascinante.

*Jean-Marie Wynants "Le Soir" des 20 et 21 avril 1996 Bruxelles*

## **D'ENTRE LES MURS**

**Chrystèle Lerrisse, "Domus"** - Musée de l'Hospice Saint-Roch, 36100 Issoudun, du 14 juin au 14 septembre 2008.

Avec Chrystèle Lerrisse, la photographie inscrit une coupure et montre le leurre de seuil afin que l'inconscient du "Domus" (maison de l'être) qui ne connaît pas la traversée des frontières ne nous prenne pas en traîtrise à travers ce qui lui est offert. Livrant un "décor" nu, la photographe n'en exhibe que son unité "amortie" et il n'existe pas de place à une réelle jouissance qu'en voyeur on espérait. On tombe non dans mais du décor, cette chute ne répond donc pas à la demande narcissique au moment où l'épreuve (qui n'a jamais si mieux portée son nom) n'est pas la multiplication fiévreuse de pseudos franchissements. Il convient donc ici, par l'intérieur ou l'extérieur, de passer non le mur mais la photographie. Franchir la photographie revient donc en un premier temps renoncer au mur.

Chrystèle Lerrisse, par-delà la matière dure des murs, capte à la surface de l'air une matérialité visuelle rendant compte de l'éther c'est-à-dire de ce qui entoure les "objets" en ayant le courage de faire non traverser le mur à la manière d'une passe muraille mais de trouver ce qu'il y a derrière le visible. Tant par le format qui impose un questionnement sur la signification classique du cadrage, que par son traitement du noir et blanc souvent évanescent et presque "abstrait", l'artiste ouvre le regard afin de mieux traverser l'opacité apparente de la réalité. Dans un traitement volontairement flou de celle-ci, la photographe se revendique, avec la douceur de ses images, toujours "sans titre", dans le respect du choix de notre interprétation. Le frôlement du regard devient l'obturateur exigeant de notre conscience interpellée sur les apparences trompeuses dans ce qui chez celle qui regarde les œuvres, l'attente, la contemplation, l'observation, la pensée, la sensation ne soient pas de vains mots. L'artiste insiste d'ailleurs souvent sur son " besoin d'inscrire ces ressentis physiques et mentaux sur la pellicule " et c'est ce vers quoi elle tend depuis près de vingt ans.

Le choix d'une approche résolument radicale qui ne fait aucune concession ni par rapport au sujet, ni par rapport au format, invite à un effort de regard des plus exigeants. Chrystèle Lerrisse incite à reconstruire la communauté inavouable de ses fragments en offrant au spectateur une rencontre comme décalée, différée qui le reconduit vers les défilés de l'inconscient mais ne lui donne pas de quoi " se défiler " devant le péril de la traversée. Face au compact rassurant du mur, la photographie en arrache des morceaux. Ce qui compte n'est plus le mur mais "le morceau manquant" : à savoir le regard qui se porte sur lui. Regard de l'objectif tout sauf objectif. Toutefois le plus important est ni le regard ni le mur mais l'entre deux : un réel désir y passe, se projette sur le mur nu de l'image. Image de l'image, lieu du lieu, transfert. Oui, un transfert qui , en les moments de foudre que capte la photographie , crée ce qui n'est plus un leurre mais une jouissance. On peut nommer cela : nudité de l'extase. Rien qu'une étendue sans prise, nappe blanche, nappe grise, vibrantes dans l'immobilité.

Tout se passe comme si le dehors jusque-là occulté se déclarait enfin et comme si le temps présent qui occulte le passé levait le voile. De la maison de l'être nous ne connaissons plus que la peau. La chaleur la décante, mais elle ne nous habite plus. Le mur fait à peine partie du monde : l'espace appartient plutôt à son retranchement, à son effacement, à son abstraction. Il nous exclut. D'où sa pureté, son enchantement, son extase nue. Ce qui fascine c'est l'absence de charmes anodins, superflus. Ce qui fascine c'est aussi l'horizon, le creux, l'ultime tissu du monde, l'extase troublante qui décourage les morts ou les appellent. A travers la photographie et en son parfait silence le mur a le dernier mot car lui-même est silence. Certes il a - dit-on - des oreilles. Mais, ici, elles ne servent plus à rien.

*Jean-Paul Gavard-Perret*

[Jean-Paul.Gavard-Perret@univ-savoie.fr](mailto:Jean-Paul.Gavard-Perret@univ-savoie.fr)

# Chrystèle Lerisse : Small is grandiose



Du 2 novembre au 1 décembre 2012

Note de la rédaction :

**TT** On aime beaucoup

Note des internautes :

☆☆☆☆☆  
(aucune note)

La lumière émerge au creux du noir des minuscules tirages : la signature de Chrystèle Lerisse ! A travers ses neuf séries, elle joue avec le contraste des noirs et blancs mais aussi avec celui des sujets, figuratif ou abstrait : les vaches de l'Aubrac dans un paysage sombre, ou le cadre géométrique d'une fenêtre en hommage à Mondrian.

La photographe pose la question du rapport à la réalité : « Je reste fidèle à mon sujet en reproduisant exactement ce que mon œil cadre. Et en même temps je convoque l'imaginaire, sans cesser de me poser la question : au fond, qu'est-ce qu'un sujet photographique ? »

Frédérique Chapuis

**SORTIR +** [Un jour, une image] Chrystèle Lerisse :

TAGS : [Photographie](#)

Je veux y aller !



J'aime 0

Tweeter 0

+1 0



## LIEUX ET DATES

### Galerie Baudoin-Lebon

8, rue Charles-François Dupuis 75003 Paris

[Les bonnes adresses du quartier](#)



République - Ligne 3, 5, 8, 9, 11



Temple - Ligne 3

Du 2 au 3 novembre 2012 - 11h00 à 19h00

Du 6 au 10 novembre 2012 - 11h00 à 19h00

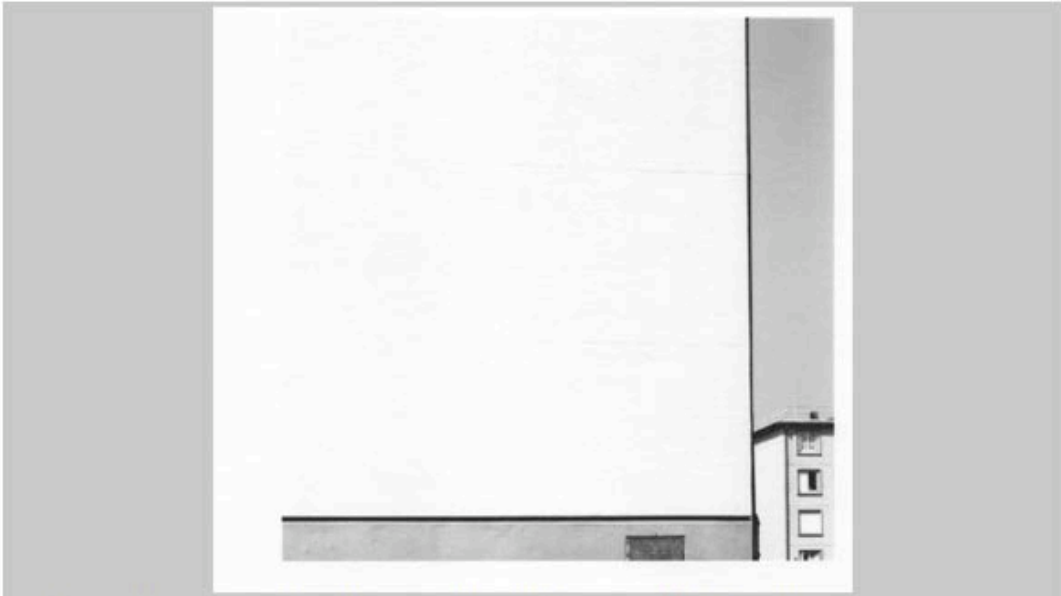
Du 13 au 17 novembre 2012 - 11h00 à 19h00

Du 20 au 24 novembre 2012 - 11h00 à 19h00

Du 27 novembre au 1 décembre 2012 - 11h00 à 19h00

Gratuit

## [Un jour, une image] Chrystèle LERISSE :



Sans titre 13, série Trappes dans le sept huit, Chrystèle LERISSE, 2011 © Chrystèle LERISSE

« Enfant on recompose des mondes dans de minuscules espaces, déclare Chrystèle LERISSE. Aujourd'hui je recherche cette proximité, sans intermédiaire, dans ma relation à la réalité, à l'imaginaire. on peut voyager dans 15 cm carré. C'est pourquoi je choisis ce modeste format, qui reste dans un rapport proche de celui du dessin, de la gravure. Ce n'est pas reproduire une image à l'aide de l'appareil que de la produire qui m'intéresse. »

26 octobre 2012



ARGENTON-SUR-CREUSE (36)

## Petites maisons dans la prairie

Les bords de la Creuse sont agréables, comme les bords de la Bièvre il y a huit ans, quand j'avais "rencontré" les photos de Chrystèle Lerisse pour la première fois. Au moulin du Rabois, à l'ArtBoretum, les images de son exposition "Domus" vont vous déranger, c'est sûr !

**M**AIS pourquoi vous conseiller de les voir ?

Parce que, dans notre monde photographique de tristes réalités guerrières ou de réclames trop aguicheuses pour être honnêtes, elles expriment une abstraction sans concessions, donc totalement non rentables.

Parce ce que, avec Chrystèle, on est loin de cette "peopolisation" de la photographie, qui se prétend être une réalité événementielle alors qu'elle est composée comme une image publicitaire, comme certaines «images volées chez Mickey Mouse».

Parce qu'on aime Chrystèle, une casse-pieds inclassable, sans concession, et qui le sait, et qui a toujours fait des choix «d'artiste ultra-minoritaire», alors que d'autres prénaient «la tendance et le marchandising» pour du talent.

Parce qu'elle fait dans le flou, dans le "pas net" dirions-nous, là où certains prétendent faire dans l'honnête, comme quelques "singes" auxquels on a (tous) eu affaire durant notre chienne de vie (et il y en a toujours).

Parce qu'elle "agrandit" ses images au format 1/1 (c'est du 6x6, made with Hasselblad), quand d'autres étalent les leurs "au mètre carré" dans les galeries ou sur les murs de nos villes.

Parce que Chrystèle ose nous montrer, dans toute leur

noirceur, une série d'images sur ce qu'on appelle «une dernière demeure», là où se retrouvent des gens dont beaucoup se prétendaient indispensables, comme de nombreux plumeux ou politiciens vite oubliés sous «*Ces ultimae domus*» sont lissées de solitudes anciennes. Colonnnes d'ombres qui s'éloignent. Piliers de la vision qui barrent le réel. Ce qui fait bloc dans l'inerte : ce corps en attente de caresses. La douceur émane d'une ligne courbe. Chaque fragment vit de sa vie propre et se goûte isolément tout en se diffusant dans l'ensemble. Il n'y a pas de sucre sur la table. Le noir ne désigne plus le breuvage qui lui-même se boit à d'autres heures. Les cubes blancs s'empilent, s'imbriquent, se reflètent dans la nappe baignée de silence à l'horizon. Un léger voile de vapeur révèle le réel et l'enserme. Là où nous inscrivons, marquons : nous mourons. Le temps ar-



rété des images de Chrystèle Lerisse ponctue cette balade, déambulation.» comme l'écrit l'ami Jacques-Victor Giraud dans le "Le silence absorbé", texte accompagnant les images contenues dans le catalogue.

Et parce qu'il est évident que ses images se trouvent aux antipodes de celles que j'ai réalisées toute ma vie.

**MARCEL LORRE**

*Jusqu'au 6 janvier, les vendredi, samedi et dimanche, de 15h à 19h et sur rendez-vous. Contact : Jacques-Victor Giraud, tél.*

*02.54.24.58.84 ou 06.84.55.34.62. Site : www.artboretum.org*

NDREDI 21 DÉCEMBRE 2007

L'ÉCHO

Il n'y a dans ce paysage — mais est-ce bien un paysage ? — aucune indication d'échelle immédiatement visible. Seul un regard très attentif discerne au premier plan une minuscule feuille ou, à droite, quelque bout de branche. Ces deux indices sont d'ailleurs les seules traces végétales d'un environnement exclusivement minéral. Il s'agit donc bien, après examen, d'un espace restreint. En même temps, il me semble que ceci était évident dès le premier regard. L'énigme d'une telle image tient sans doute à une question d'échelle mais cette question subsiste au-delà de la simple réponse qu'on peut lui apporter plus ou moins immédiatement. Cette paroi est abrupte, monumentale. Elle a aussi une dimension humaine. Ces pierres, marquées par un temps géologique (démessuré), semblent aussi avoir été taillées, découpées, minutieusement : une figure de vestige s'y dessine, comme les ruines d'une ville minia-

ture. Un outil précis a complété un travail ébauché à grands traits par la nature. Et cet outil n'est finalement que l'appareil du photographe, agent d'illusions, ou le regard trompeur — d'abord trompé, séduit — qui reconnaît et indique une action réfléchie où il n'y eut qu'un jeu de forces aveugles. De même, ce paysage peut sembler d'abord sans issue, inhospitalier. Sans horizon, certes, il n'est pas pour autant complètement homogène ni hermétique. Une coulée de lumière l'ouvre, le divise, le fait basculer ; ces roches taillées frontalement par un puissant ciseau, frappées au marteau, sont emportées dans un autre mouvement, par une cascade qui lime et efface les aspérités. La ville s'abrite au creux de l'ombre. Et toute la violence que révèle cette image est aussi une meurtrissure qui fait affleurer la chair des pierres.

*Jean-François Chevrier*

### **Chrystèle Lерisse à la naissance du regard**

Chrystèle Lерisse se dit « entrée en photographie » en 1975. Aujourd'hui, en 2012, son travail a connu un développement considérable, opérant par séries, se développant principalement autour du paysage naturel et du paysage architectural, avec une orientation déterminée vers le noir et blanc et le petit format carré, tel le 6x6. La carrière de Chrystèle Lерisse est nationale et a connu quelques incursions à l'étranger. Il semble nécessaire que son oeuvre, que d'aucuns considèrent comme majeure, rayonne aujourd'hui plus que nationalement.

L'une des sources de son art est un concept simple, créé et défendu en son temps par Laszlo Moholy-Nagy : s'agissant de photographie, il y a reproduire et produire. Entre le document et la création, le pas est franchi par les artistes sans qu'aujourd'hui il soit besoin de revendiquer l'hétéronomie qu'on pourrait croire propre à l'art contemporain. Le double héritage duchampien et conceptuel pousse l'art photographique à se situer dans un champ restreint où les modalités de sa mise en oeuvre sont souvent les mêmes : installer, c'est s'ancrer dans la multiplicité. S'il est entendu que le travail photographique permet cette multiplicité, qu'elle se déploie sous l'idée de "suite" ou de "série", l'art conceptuel et presque simultanément le land art en ont fait un outil, parfois un avatar qui ont marginalisé l'autonomie possible de la photographie. Or c'est bien sous cette ordonnance que se situe l'art de Chrystèle Lерisse, ses oeuvres peuvent fonctionner de manière isolée ou par série.

Le travail de Chrystèle Lерisse analyse et sublime les données plastiques qui ont porté la modernité et en ont transcendé les techniques d'expression. Aussi, son histoire a-t-elle plus de deux cents ans. Elle naît d'une approche éminemment plastique et révolutionnaire du paysage fondée par les romantiques, qui, on l'oublie le plus souvent, se sont aussi illustrés dans les petits formats. Remise en cause des normes de composition du paysage et de la marine, simplification radicale bien que progressive de la palette chromatique, émergence de la lumière comme actant à part entière de la composition, autant de changements qui vont trouver une manifestation deux cents ans plus tard dans le travail de Chrystèle Lерisse. Combinée à l'histoire de la gravure, et notamment de la gravure du début du XXe siècle qui a fait émerger en Europe centrale d'autres approches de la photographie (qui tout à coup accuse le trait, semble inciser la surface du papier, fait émerger des aplats de lumière et d'ombre qui géométriquement découpent la surface plane), glanant au passage les leçons du cinéma expressionniste, cette histoire du paysage trouve un accomplissement inattendu au XXe siècle, dans l'art de Rothko, dont la rigueur dans la composition, l'intensité chromatique et l'équilibre insensé qui en résultent, dans la mesure où l'affolement du sens résulte de sa soudaine clarté, ne sont pas sans évoquer la vibration, l'onde que propage chaque photographie de Chrystèle Lерisse.

Car c'est ici que son apport est décisif, car, même si d'autres références culturelles et plastiques ne sont pas à écarter (la photographie californienne pendant les années 60 et 70 par exemple, de Fiskin, Welling, Nordman, Anting, pour ne citer qu'eux), elles ne rendent pas entièrement compte de la rigueur de ce travail dont le moindre des paradoxes n'est pas de faire surgir cette vibration qui fait qu'au bout du compte, cette photographie se révèle particulièrement éloquente.

A la faveur d'une maîtrise technique réelle, dont la rigueur et la minutie produisent un travail chromatique et graphique, naissent une infinie variation de gris et un dessin délicat au sens où il assure et assume l'équilibre de chaque composition. Chrystèle Lерisse traite ainsi du temps dans une majeure partie de ses oeuvres, de cet instant d'équilibre dont la photographie paradoxalement perpétue la menace de sa destruction. Le format carré, de par son caractère symétrique, participe à cet équilibre en contenant ces forces, ces tensions à l'œuvre. L'expérience visuelle proposée se révèle inouïe parce qu'elle donne à voir l'instant d'avant l'implosion. Implosion génératrice d'univers.

L'emprise de ces photographies sur le réel - minéraux, eau, paysages naturels, éléments du corps humain, immeubles, maisons, stèles et tombes... - écarte toute figuration archétypale, portrait ou scène de genre, paysage déjà lu ou interprété. Le regard se focalise sur une possible générescence. Cet univers visuel brut est le résultat d'une longue étude des phénomènes de perception dans des espaces multiples, internes et domestiques, externes, urbains ou naturels. Chrystèle Lерisse en sonde les invariants. Elle sait ce que signifie une ligne d'horizon et la hauteur qu'on lui donne. Elle sait, lorsqu'elle a guetté à la cime des arbres la ligne frangée qui s'ordonne et s'épuise entre les frondaisons, ce que le dessin naissant peut suggérer. Elle sait, dans les zones de transition chromatique entre l'objet et l'espace, ces passages troubles de différentes tonalités de gris, ce qu'évoque cet instant ainsi figuré, toujours infinitésimal et évanescent, bientôt décomposé, décompensé. Elle réinterroge la place du corps dans l'espace, l'expérience visuelle en amont de l'ambition esthétique, la soudaine intelligence de l'espace sous la pression du temps.

La proximité, l'intimité même qu'exige du spectateur le travail de Chrystèle Lерisse, de par ses formats, pousse à cette connexion. D'un point de vue formel, l'approche de cette oeuvre relève aussi de la lecture, non pas que ces photographies doivent être vues comme un agencement de signes, mais parce qu'elle convoque notre expérience de l'espace et des circonstances dans lesquelles le corps naît, se connaît et se reconnaît. Si bien que nous ne pouvons écarter non plus le caractère émotionnel de cette reconnaissance. En situant le regard à la naissance du sens, son travail nous remet sur la voie de l'aesthesis.

*Jérôme Felin, 2012, Ecrivain, historien et critique d'art, Inspecteur-Conseiller arts plastiques Drac Normandie*

